

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Histoire De Sir Charles Grandison

Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit
de l'Anglois

Richardson, Samuel

Göttingue [u.a.], 1756

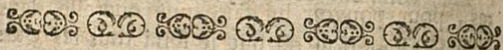
Lettre XXIV. Suite.

urn:nbn:de:gbv:45:1-2145

Je viens de le dire à Miss Grandison... Les Amans, dit-elle, sont les créatures les plus foibles qu'il y ait au monde; & les gens les plus délicats sur le point d'honneur, sont ceux qui manquent souvent le plus de délicatesse. Vous n'avez point parlé jusqu'ici de vous en aller en si grande hâte. Voudriez-vous qu'on crût que vous restiez en ville pour une raison particulière, & que cette raison cessant, vous ne vous fouciez plus de personne?... Elle leva le doigt... Considérez cela! dit-elle.

C'est quelque chose que cela, Lucy. Cependant que puis-je faire?

Mais le Docteur Bartlet dit qu'il me donnera bientôt une autre Lettre. Adieu, ma chère.



LETTRE XXIV.

Suite.

Mercredi, 29. Mars.

Sir Charles est venu ici ce matin, assez tôt pour déjeuner avec nous.

Lady L. ne se lève pas matin. Je suis sûre que son frère est matineux. Miss Grandison est matineuse aussi. Si je dis que je la suis, Lucy, je ne prétends pas que vous m'accusiez de me vanter, car ce seroit reconnoître que c'est une vertu, & si vous le croyiez, je suis sûre que vous la pratiqueriez. Pardonnez moi, ma chère, c'est le seul point sur lequel nous aïons jamais différencé... Et pourquoi ai-je souffert si pa-

patiemment cette différence, au lieu de vous tourmenter pour essayer de vous corriger? C'est parce que ma Lucy emploie toujours si bien son tems quand elle est *en vie*. Mais ne souhaiteroit-on pas d'autant plus qu'une vie bien employée fût la plus longue qu'il est possible?

Je tâchai d'être gaie au déjeuner; mais je crois que ma gaieté avoit l'air bien gauche, & affecté. Après le départ de sir Charles, aiant demandé aux sœurs si cela n'étoit pas vrai, elles m'ont dit que non... Cependant, quand je suis dans sa compagnie, je sens bien dans le fonds du cœur que je suis contrainte.

Mon orgueil me faisoit chercher de la pitié pour moi; dans ses regards & dans ses manières, pour pouvoir lui faire une querelle dans mon esprit; car je ne puis m'ôter de la tête ce soupçon humiliant, qu'il a permis au Docteur Bartlet de me faire l'histoire de Clémentine, dans le dessein *généreux* de reprimer les espérances que je pourrois entretenir, avant qu'elles aient pris trop fortement possession de mon cœur insensé.

Mais je ne pouvois découvrir rien de pareil. Le respect, un tendre respect paroïssoit, comme les Dames me le firent remarquer ensuite, dans chaque mot qu'il m'adressoit, dans chaque regard qu'il jettoit sur moi.

Il évita soigneusement de parler de Bologne. Aucun de nous, à la vérité, n'est curieux d'amener ce sujet.

Je suis fure que j'ai pitié de lui.

La pitié, ma chère, est une passion plus douce, j'ose dire, dans le cœur d'une femme, que



dans celui d'un homme. Il y a, il doit y avoir, je m'imagine, plus de générosité, plus de tendresse dans la pitié de l'une, que dans celle de l'autre. Dans la pitié d'un homme (dans le premier cas je dis ce que je sens, dans l'autre, ce que je crains) il y a, trop vraisemblablement, un mélange d'insulte, & de mépris. Malheureuse, en effet, une femme qui s'est attirée la pitié inutile de l'homme qu'elle aime!

Les Dames, & Lord L. prétendent, cependant, que c'est moins de l'amour que de la compassion que sir Charles ressent pour Clémentine. Ils sont mes bons amis: ils voient que je suis un peu délicate dans mes notions sur un premier amour; & ils tâchent généreusement de me persuader de cette distinction, en ma faveur: mais à quoi bon tout cela, puisque nous voyons évidemment, que ses engagemens, quel qu'en soit le motif, sont de nature à ne pouvoir être rompus, tant que la destinée de cette Dame est indéfinie.

Pauvre Clémentine! J'en ai compassion de tout mon cœur. Et l'attendrissement, j'en suis sûr, est le seul motif de ma compassion pour cette belle infortunée.

Sir Charles est parti d'abord après le déjeuner pour aller chez sir Hargrave. Il dînera avec lui, & se propose de passer la soirée chez Lord W. Nous irons tous en ville demain.

* *

Je vous envoie le second paquet du Docteur. O ma chère, quelle généreuse fille que Clémentine! Quelle pureté dans sa passion! Une Lettre
de

de M^{rs}. Beaumont, excellente femme aussi, vous montrera que Clémentine mérite qu'on lui souhaite toute sorte de biens. Je n'ai jamais ouï parler d'un si beau combat entre la Religion & l'amour. O Lucy! vous ferez charmée de Clémentine; vous oublierez même pour quelque tems votre Harriet; ou si vous êtes juste, vous ne lui donnerez que le second rang, dans vos pensées, après Clémentine. Jamais jeune Dame ne fit plus d'honneur à son sexe que Clémentine! Le feu le plus ardent étouffé par des motifs de piété, jusqu'à ce que, pauvre Dame! il ait consumé sa raison!

Lisez la Lettre, & dans le silence perdez-vous, comme moi, pendant une demie heure après l'avoir lue, dans l'admiration de sa fermeté! O ma chère! elle doit avoir un sir Charles Grandison pour sa récompense! La raison, la justice, me forcent de lui donner mon suffrage.

Milord L. & les deux Dames l'admirent autant que je le fais. Elles me regardent avec des yeux d'attendrissement & d'intérêt. Elles ne disent pas grand chose. Que peuvent-elles dire? ... Mais elles applaudissent obligeamment à ma sincère admiration pour cette Dame extraordinaire. Mais quel mérite y a-t-il? Qui peut s'empêcher de l'admirer?

Seconde Lettre du Dr. BARTLET.

La quatrième chose que vous m'avez demandée, Mademoiselle, c'est,

Si l'on rend raison en quelque endroit de la gaieté



te que montra la jeune Dame, lorsque Mr. Grandison partit de Bologne, après qu'elle avoit été plongée dans la mélancolie?

La cinquième c'est, Comment s'y prit M. Beaumont à Florence pour engager la jeune Dame à avouer son amour, après qu'elle en avoit fait si longtems un secret à sa Mère, & à toute sa famille?

Ce que je copierai, pour vous satisfaire, Mademoiselle, sur le cinquième article, renfermera tout ce que vous souhaitez de savoir par rapport au quatrième.

Je dois vous dire auparavant, que M. Beaumont, à la prière de la Marquise, se chargea de rendre compte de la santé de la jeune Dame, & de l'effet que le changement d'air, & ses conseils produiroient sur son esprit, après qu'elle auroit été deux ou trois jours à Florence. Le quatrième jour elle écrivit à cette Dame tous les détails qu'elle avoit demandé. Voici la traduction de cette Lettre.

Vous m'excuserez, Madame, de ne vous avoir pas écrit plutôt, quand vous saurez que c'est seulement depuis hier au soir que j'ai été en état de vous donner quelque satisfaction sur le sujet, touchant lequel je devois avoir l'honneur de vous écrire.

Je suis maîtresse du secret de cette chère jeune Dame. Vous l'aviez deviné, Madame, & peut-être trop bien. L'amour, mais un amour pur & loüable, est la maladie qui l'a privée si longtems de sa tranquillité, & votre illustre maison de toute sa consolation. Mais elle monte une telle grandeur d'ame, qu'elle mérite également

ment la pitié & l'admiration. Que n'a pas souffert cette chère personne dans le combat entre son devoir, sa Religion, & son amour!

Je crains que la découverte ne fasse pas plaisir à votre famille. Cependant, la certitude, dans ce qui doit être, vaut mieux que le doute. Vous trouverez peut-être que j'ai beaucoup de manège, sur le récit que je vais vous faire; mais c'est une tâche qu'on m'avoit prescrite; & vous m'avez ordonné d'entrer dans les plus petits détails sur mes procédés avec elle, afin que vous puissiez voir comment vous devez vous conduire pour la guérir de sa triste maladie. J'obéis.

Le premier & le second jour après notre arrivée à Florence, se passèrent à tâcher de l'amuser, comme notre hôte, de toutes les façons que nous pumes imaginer. Mais trouvant que la Compagnie lui étoit à charge, & qu'elle ne s'y prêtoit que par politesse, je dis aux Dames que je la prendrois entièrement sous ma conduite, & lui consacrerois tout mon tems. Elles y consentirent. Et quand je dis mon dessein à Mademoiselle Clémentine, elle s'en réjouit, & me fit l'honneur de m'assurer que ma conversation seroit un baume pour son cœur, si elle en pouvoit jouir sans qu'il y eût d'autre compagnie.

Vous voyez, Madame, par ce que je dis de sa considération pour moi, que j'avois mis les momens à profit, pendant les deux jours précédens, pour gagner les bonnes grâces de votre chère Clémentine. Elle veut que je ne l'appelle pas autrement que Clémentine. Excusez donc, Madame, la liberté de mon stile.



Elle m'engagea hier au soir à lui donner une leçon, disoit-elle, sur quelque auteur Anglois. Je fus surpris de ses progrès dans ma langue. Ah ma chère, lui dis-je, quelle admirable manière d'enseigner doit avoir eu votre maître, si j'en dois juger par les grands progrès que vous avez fait en si peu de tems, dans une langue qui n'a pas la douceur de la vôtre, quoiqu'elle ait une force & une expression plus qu'égale, je crois, à celle d'aucune autre langue moderne!

Elle rougit ... Trouvez-vous! dit-elle ... Je vis à ses yeux, & par son air embarrassé, que je n'avois pas besoin de parler du Comte de Marulli, ni d'aucun autre homme.

Sans la pousser, justement alors, sur les lumières que me paroïssoit fournir ce petit incident, je lui parlai avec éloge du Comte de Belvedere, comme le Marquis l'avoit souhaité.

Elle me dit qu'elle ne pouvoit absolument point penser à lui.

Je lui dis que comme toute sa famille étoit portée hautement pour le Comte, il me sembloit qu'on avoit droit d'être instruit de ses objections, & de juger si elles étoient raisonnables ou non. En vérité, ma chère, lui dis-je, vous ne montrez pas en cette occasion, à votre Père & à votre Mère, la soumission que leur indulgence mérite.

Elle fut fort étonnée. Cela est fort sévère, dit-elle, n'est-il pas vrai, Madame.

Réfléchissez y, ma chère, & si vous le trouvez ainsi après une heure de reflexion, je l'appellerai de même, & je vous demanderai pardon.

Je

Je crains, dit-elle, d'être coupable. J'ai les meilleurs, & les plus indulgens de tous les parens. Il y a des choses, des secrets, qu'on ne peut se porter de foi-même à dire. On devroit peut-être ordonner haut la main de parler.

Cet aveu, ma chère, est plus généreux, que l'occasion qui y donne lieu : mais si vous ne me trouviez pas impertinente...

Ne me faites point, ne me faites point de questions trop pressantes, Madame, je crains de ne pouvoir rien vous refuser.

Je suis persuadée, ma chère Clémentine, que la communication réciproque des secrets est le ciment de la fidèle amitié, & du véritable amour. Toutes les fois qu'une affaire prend une nouvelle face, qu'il se présente quelque nouvelle ouverture, un cœur sensible à l'amitié n'est pas tranquille, jusqu'à ce qu'il ait communiqué au cœur avec lequel il est uni, ces nouveaux jours, ces événemens intéressans ; & cette communication serre encore plus fortement les nœuds de l'amitié. Mais dans quelle obscurité, dans quelle solitude ne doit pas être plongée une ame qui ne peut confier à un ami ses pensées intimes ! Le cœur gros d'un secret intéressant, s'enflera, pour ainsi dire, jusqu'à se déchirer ; une profonde mélancholie en sera la suite... Je ne voudrois pas pour le monde entier qu'on pût seulement penser que je n'ai pas une ame assez grande pour être susceptible d'amitié. Et l'essence de l'amitié n'est-ce pas la communication, le mélange des cœurs, de décharger son ame toute entière dans celle d'un véritable ami ?

Cela est bien vrai ; mais, Madame, une jeu-



ne personne peut se trouver dans de telles circonstances qu'elle n'a pas un véritable ami; ou si elle a près d'elle quelqu'un à qui elle pourroit ouvrir son cœur sans avoir de doute sur sa fidélité, il pourroit y avoir dans cette personne des raisons qui le défendent, une différence d'âge, de condition, comme dans ma Camille, qui est cependant une fort brave fille... Nous autres gens de condition, Madame, nous avons plutôt des courtisans autour de nous, que des amis: mais le défaut de Camille, c'est de me tourmenter, en touchant toujours la même corde, & cela par ordre de mes parens: il seroit donc plus loüable d'ouvrir mon cœur à ma Mère, qu'à elle; puisque ce seroit la même chose.

Cela est très-vrai, ma chère, & comme vous avez une Mère, qui est moins une Mère, qu'une sœur, une amie, il est étonnant pour moi, que vous ayez si longtems laissé une telle Mère dans les ténèbres.

Que puis-je vous dire? ... Ah Madame!... Elle s'arrêta, & dit enfin; mais ma Mère est dans les intérêts d'un homme que je ne puis aimer.

Ma question revient... Vos parens n'ont-ils pas droit d'être instruits de vos objections contre un homme dont ils épousent si chaudement les intérêts?

Je n'ai point d'objections particulières. Le Comte de Belvédère mérite une femme meilleure que je ne pourrois l'être pour lui. Je le considérerois infiniment si j'avois une sœur à qui il s'adressât.

Eh bien, ma chère Clémentine, si je devine
la

la raison pour laquelle vous ne pouvez accepter le Comte de Belvédère, voulez vous avec cette candeur, cette franchise que nous avons dit que la vraie amitié demande, voulez-vous me dire si je me trompe ou non.

Elle hésitoit; je me taisois, en attendant sa réponse.

Elle parla enfin: J'ai peur de vous, Madame.

Vous avez raison, si vous me croyez indigne de votre amitié.

Que devinez-vous, Madame Beaumont?

Que vous êtes prévenue en faveur d'un autre, autrement vous ne pourriez pas, si vous aviez une sœur, lui souhaiter un mari que vous croiriez indigne de vous.

Mais je ne crois pas non plus le Comte de Belvédère indigne de moi, Madame.

Alors ma conjecture reçoit encore plus de force.

O Madame Beaumont, que vous me pressez!

Si je suis impertinente, dites le, & j'ai fini.

Non, non, il n'y a point d'impertinence non plus; cependant vous me gênez.

Cela ne pourroit être, si je n'avois deviné juste, & si l'objet n'étoit pas trop indigne de vous, pour oser l'avouër.

O Madame Beaumont! que vous me ferrez de près! Que puis-je vous dire?

Si vous avez quelque confiance en moi ... si vous me croyez capable de vous donner des conseils...

J'ai de la confiance. Votre prudence recon nue ... Elle me fit alors des complimens que je ne méritois pas.

Allons, ma chère Clémentine, je vai deviner encore. Oferai-je?

Que devineriez vous?

Que c'est un homme de basse naissance... sans fortune... de peu de mérite...

Arrêtez, arrêtez... Et pensez-vous que la Clémentine, qui est devant vous, soit descendue si bas?... Si vous le pensez, que ne rejettez-vous bien loin cette vile créature?

Eh bien donc, je devinerai encore... C'est un homme du sang royal, d'un mérite supérieur, à qui vous ne pouvez prétendre.

O Madame Beaumont! Et ne pouvez-vous pas deviner que ce Prince est Mohométan, pendant que vous êtes en train?

Dès ce moment, Madame, & après les soupçons que vous m'aviez témoigné, je ne doutai presque plus que Clémentine n'eût de l'amour, & que la Religion ne fût la difficulté qu'elle appréhendoit. Les Catholiques zélés n'ont pas meilleure opinion des Protestans, que des Mahométons. Les Protestans trop zélés, à la vérité, ne sont pas non plus sans préjugé: le faux zèle est toujours le même de quelque nom qu'on l'appelle.

Je ne voulus pas cependant, comme une gelée subite, resserrer ce bouton qui s'ouvroit.

Il y a, lui dis-je, un soldat de fortune qui a soupiré pour Clémentine.

Un soldat de fortune, Madame! dit-elle avec un air de dédain! il ne peut y avoir un tel homme au monde aux soupirs de qui Clémentine puisse répondre.

Eh bien donc, pour ne rien dire de lui, il

ya un Seigneur Romain, ... un frère cadet... de la maison de Borghèse, permettez moi de supposer que c'est lui.

De tout mon cœur, Madame.

Elle étoit à son aise de me voir ainsi éloignée du but.

Mais si le Chevalier Grandison (elle rougit à ce nom) lui a rendu de mauvais offices...

Le Chevalier Grandison, Madame, est incapable de rendre de mauvais offices à personne.

Etes-vous sûre, Mademoiselle, que le Chevalier Grandison n'a pas de l'artifice? Il a beaucoup d'habileté. On ne doit pas toujours se fier aux gens fort habiles. Ils ne portent le coup que quand ils sont sûrs de leur fait.

Il n'a point d'artifice, Madame; il est au dessus de l'artifice, il n'en a pas besoin. Il est chéri par tout où il va; il est autant connu par sa franchise que par sa prudence. Il est au dessus de l'artifice, répéta-t-elle avec chaleur.

J'avouë qu'il mérite tout de votre famille. Je ne m'étonne pas que vous le caressiez tous: mais il est étonnant pour moi que contre toutes les prudentes maximes, & les précautions de votre país, un aussi jeune Cavalier ait été admis... Je m'arrétai.

Comment, à présent vous ne vous imaginez pas, que je... que je... Elle s'arrétoit, & héfisoit.

Une femme prudente, lui dis-je, ne voudroit pas laisser au pouvoir de personne de la prévenir contre des gens d'une probité irréprochable; & le manège...

Oh Madame, quelqu'un vous a donné des pré-

préjugés contre votre compatriote... C'est l'homme du monde le plus desintéressé.

J'ai oui de jeunes Dames, lors qu'il étoit ici, parler de lui comme d'un bel homme.

Un bel homme! Mr. Grandison n'est-il pas un bel homme? Ou trouverez-vous un aussi bel homme?

Et pensez-vous que ce soit un homme d'un sens aussi extraordinaire que je l'ai oui dire? J'ai été deux fois en compagnie avec lui... Il me sembla, en effet, qu'il se regardoit comme un personnage de conséquence.

Oh, Madame, ne dites point qu'il n'est pas un homme *modeste*. Il est vrai qu'il fait quand il faut parler, & quand il faut se taire. Mais ce n'est point un homme rempli de confiance, & il n'a pas la moindre suffisance.

Montra-t-il, en délivrant votre frère, autant de bravoure que quelques personnes ont voulu le dire? Deux domestiques & lui bien armés; l'apparence d'être aidé par les passans; les assassins ne paroissant être que deux; leur propre crime étant contre eux...

Chère Madame Beaumont, à quelles gens prévenus avez-vous parlé? L'Écriture dit, qu'un *Prophète n'est pas honoré dans son pays*; Mais Mr. Grandison ne l'est guères par sa compatriote.

Eh bien; Mais Mr. Grandison vous a-t-il jamais parlé de quelque homme, comme digne de votre faveur?

Eh, mais sans doute! Du Comte de Belvédère. Il étoit plus pressant en sa faveur, que..

Réellement?

Où

Où réellement... qu'il ne me sembloit qu'il
dût l'être.

Pourquoi cela ?

Pourquoi ! Mais parce que... parce que...
Mais étoit-ce à lui... vous comprenez bien ?

Je suppose qu'on l'en avoit prié.

Je le crois aussi.

Autrement il n'auroit pas voulu...

Je crois, Madame Beaumont, que dans le
fond vous haïssez Mr. Grandison. Vous êtes
la seule personne que j'aie de ma vie entendu
parler de lui, même avec indifférence.

Dites moi, ma chère Clémentine. Quelles
font sincèrement vos idées sur la personne, &
sur le caractère de Mr. Grandison ?

Vous pouvez le conclure de ce que j'ai dit.

Qu'il est un bel homme, généreux, prudent,
brave, poli ?

Je pense en effet qu'il est tout ce que vous
avez dit; & cela ne m'est pas particulier.

Mais c'est un *Mabométan*...

Un *Mabométan*! Madame,... Ah! Madame
Beaumont!

Ah! ma chère Clémentine!... Et pensez-vous
que je ne vous aie pas devinée?... Si vous n'a-
viez jamais connu Mr. Grandison, vous n'auriez
pas fait difficulté d'être Comtesse de Belvédère.

Et pouvez-vous penser, Madame...

Où, où, ma chère fille, je le puis.

Ma bonne Madame Beaumont, vous ne savez
pas ce que j'allois dire.

Soyez sincère, ma chère Clémentine. Une
Amante, parlant à un tiers, ne peut-elle pas
être sincère ?

Quoi,

Quoi, Madame! un homme d'une autre Religion! Un homme obstiné dans ses erreurs! Un homme qui ne m'a jamais témoigné de l'amour! Un homme d'un rang inférieur! Un homme qui se dit lui-même absolument dépendant de la bonté de son Père, d'un Père qui dépense tant qu'il peut... L'honneur, ma naissance, le devoir, la Religion... tout me le défend.

Eh bien, je puis donc en sûreté célébrer les louanges de Mr. Grandison, vous m'avez accusé de mépris, d'injustice, de préjugés à son égard. Permettez que je vous montre à présent que *le Prophète est honoré par sa compatriote*. Laissez moi prendre les traits de son caractère dans ce qu'en ont dit tous ceux à qui j'en ai ouï parler... Son pays n'a pas envoyé dehors depuis longtems un particulier qui lui ait fait plus d'honneur. C'est un homme d'honneur dans tous les sens de ce mot. Si la rectitude morale, si la Religion pratique, étoient perdues dans le monde, on les retrouveroit en lui sans faux éclat, sans ostentation. Le Baron votre frère en rend témoignage d'après sa propre expérience. Il est recherché & honoré par les meilleurs, les plus sages, les plus distingués des hommes par tout où il va; & il fait du bien sans distinction de Religion, de secte, de nation. Ses compatriotes se font de lui un sujet de gloire, & s'adressent à lui pour avoir des recommandations auprès des gens les plus distingués par leur mérite & par leur rang, dans leurs voyages en plus d'un pays. En France, en particulier, il est autant considéré qu'en Italie. Il est issu des meilleures maisons d'Angleterre par son

son Père , & par sa Mère ; & il peut y être Sénateur quand il voudra. Il est l'héritier de biens très - considérables ; & , comme je l'ai appris , quelques - unes des premières familles de son pays recherchent son alliance. Il pourroit faire sa fortune si elle n'étoit pas faite. Vous avouez qu'il est généreux , brave , bel homme...

O ma chère , ma chère Madame Beaumont ! c'en est trop , c'en est trop !... Cependant je crois qu'il est tout cela !... Je ne puis plus vous résister. J'avoue , j'avoue , que je n'ai un cœur que pour Mr. Grandison. Et à présent , comme je ne doute pas que mes parens ne vous aient employée pour pénétrer leur fille malade d'amour , comment pourrai - je , moi qui ne puis nier un secret que vous avez découvert si habilement & sans condition , comment pourrai - je les regarder en face ? Cependant apprenez leur , je vous mettrai en état de leur dire comme tout cela est venu , & combien j'ai combattu une passion qu'il convenoit si peu de flatter , à une fille de leur maison.

Il avoit en premier lieu , comme vous le savez , sauvé la vie à un frère chéri ; & ce frère avoua ensuite qui s'il avoit suivi ses avis , il ne seroit jamais tombé dans le danger dont il l'avoit délivré.

Mon Père & ma Mère me le présentèrent , & m'ordonnèrent de le regarder comme un quatrième frère ; & ce ne fut pas d'abord que je m'aperçus que je ne pouvois avoir que trois frères.

Le libérateur de mon frère se trouva être le plus

plus aimable, le plus humain, & cependant le plus brave de tous les hommes.

Tous mes parens le careffoient. On ne s'arrêta avec lui ni à l'étiquette de la famille, ni aux formalités de la nation. Il avoit un libre accès auprès de nous tous, comme une personne de notre famille.

Mon frère cadet me parloit sans cesse du désir qu'il avoit que je fusse à lui. M. Grandison étoit au dessus de toute autre recompense; & mon frère me regardoit obligeamment comme capable de le recompenser.

Mon Confesseur par ses craintes & ses invectives, affermit plutôt qu'il ne diminua mon estime pour un homme envers qui je le croyois injuste.

Sa conduite respectueuse & desintéressée envers moi contribua à mon attachement. Il s'adressoit toujours à moi comme à sa sœur, quand il en usoit familièrement en qualité de mon maître. Je ne pouvois donc m'armer contre un homme de qui je n'avois point de raison de me défier.

Mais je ne connoissois point encore la force de ma passion pour lui, jusqu'à ce qu'on me proposa le Comte de Belvédère avec un empressement qui m'allarma. Je considérai le Comte comme un homme qui venoit troubler mes espérances, & je ne pouvois cependant dire à mes parens pour quelle raison je le refusois. Comment l'aurois-je pu, n'en ayant point d'autre que ma prévention pour un autre homme, une prévention entièrement cachée dans mon propre cœur?

Mais

Mais je croyois encore que j'aimerois mieux mourir que d'être la femme d'un homme d'une autre Religion que moi. Je suis zélée Catholique moi-même. Tous mes parens le sont aussi. Combien n'ai-je pas été en colère contre cet hérétique obstiné, comme je l'appellois souvent; le premier hérétique que mon ame ne détestât pas, car il y a eu un tems, ma chère Madame Beaumont, où je ne vous aimois pas. Il est aussi obstiné Protestant qu'il en soit jamais sorti d'Angleterre. Qu'avoit-il à faire en Italie? Que ne restoit-il chez lui? Ou pourquoi s'il devoit en sortir, s'est-il arrêté si longtems parmi nous; restant cependant dans son obstination comme pour braver le peuple qui l'avoit si bien accueilli?

Voilà les plaintes que mon cœur faisoit souvent en silence contre lui.

D'abord je me m'intéressois que pour son ame. Mais trouvant ensuite qu'il étoit nécessaire à mon bonheur sur la terre, & résolue cependant de ne jamais penser à lui s'il ne devenoit Catholique, je m'intéressois à sa conversion pour mon propre compte, esperant que la tendresse de mes parens rendroient mes souhaits praticables; car pour lui je ne doutois pas, que si cette difficulté étoit une fois levée, il ne regardât comme un honneur pour lui, une alliance avec notre maison.

Mais le trouvant inflexible sur cet article, je résolus de vaincre ma passion, ou de mourir. Quels efforts n'ai-je pas fait pour remporter cette victoire sur moi! Mon Confesseur me troubloit par des terreurs; ma Suivante me tourmentoit; mon Père, ma Mère, & mes deux frères.

frè-

frères aînés, & tous mes parens plus éloignés me pressoient de me déterminer en faveur du Comte de Belvédère. Le Comte étoit importun. Le Chevalier étoit importun en faveur du Comte... Bon Dieu! Que pouvois-je faire?... Je n'avois pas le tems de me reconnoître, de peser, d'examiner, de réfléchir. Comment pouvois-je prendre ma Mère, ou quelque autre, pour ma confidente? Ma raison étoit en guerre contre ma passion, & j'espérois de la vaincre. Je combattois; mais chaque jour l'objet paroissant plus digne de mon amour, le combat étoit trop rude pour moi. O que n'ai-je eu une M^{lle}. Beaumont à consulter... Il étoit bien difficile que je ne tombasse pas dans la mélancholie... dans une sombre mélancholie.

Enfin le Chevalier résolut de nous quitter: quelle peine, & cependant quel plaisir me fit cette résolution! J'espérois sincèrement que son absence me rendroit ma tranquillité.

Quel triomphe ne remportai-je pas en secret, par ma conduite avec lui, en présence de tous mes parens, la veille de son départ! Ma conduite fut entièrement uniforme. Je fus gaie, tranquille, contente, & je rendis tous mes parens heureux. Je lui souhaitai toute sorte de prospérité, dans tous les lieux où il iroit, & dans tout ce qu'il entreprendroit. Je le remerciai avec mes autres parens des services qu'il nous avoit rendus, & du plaisir qu'il nous avoit fait pendant le tems qu'il nous avoit accordé; & je souhaitai qu'il trouvât par-tout un ami aussi aimable qu'il l'avoit été pour nous.

J'étois d'autant plus contente de moi que je n'é-

n'étois pas obligée d'user de contrainte ou de réserve pour cacher un cœur trop ému. Je me croyois en sûreté : je m'avançai plus qu'il ne sembloit l'espérer, & fis plus que lui offrir ma main au moment de son départ. Je crus lire dans ses yeux pour la première fois, un attendrissement qui demandoit une pitié dont je ne croyois pas avoir besoin moi-même. Cependant j'eus un serrement de cœur au moment de la séparation... Quand la porte se ferma sur cet aimable homme, pensant qu'elle ne se rouvriroit jamais pour lui, je soupirai de cette réflexion, mais qui pouvoit s'appercevoir de la cause de mon soupir? Je n'ai jamais pu être insensible à une séparation d'avec des amis bien moins aimables: il m'en étoit d'autant plus aisé d'attribuer à la douceur de mon cœur cet instant de sensibilité. Mon Père me ferra contre son sein, ma Mère m'embrassa sans m'humilier en me disant pour-quoi. Mon frère l'Evêque m'appella des noms les plus tendres; tous mes parens me félicitèrent, mais seulement de ma gaieté, & me dirent que j'étois encore leur Clémentine.

J'allai me coucher, charmée de m'être si heureusement tirée d'affaire, & d'avoir peut-être contribué au repos de mes chers parens que j'avois eu le malheur de troubler.

Mais, hélas! cette conduite étoit trop au dessus de la pauvre Clémentine pour la pouvoir soutenir. Mon ame s'étoit élevée trop haut... Vous savez le reste. Tous les plaisirs de cette vie sont perdus pour moi; car jamais, jamais, je ne voudrai, quand je le pourrois, être la femme d'un homme qui par sa religion est l'ennemi d'une

d'une foi dans laquelle je n'ai jamais chancelé; & je n'en changerai jamais quand une Couronne en devrait être la récompense; & qu'une mort douloureuse au printems de mes jours devrait être le prix de ma persévérance.

Un torrent de larmes l'empêcha d'en dire davantage. Elle cacha son visage dans mon sein. Elle soupira... Chère fille! quels soupirs!

Voilà, Madame, le récit que j'avois à vous faire de ce qui s'est passé entre votre chère Clémentine & moi. Jamais il n'y eut un plus généreux combat entre le devoir & l'inclination; quoique son cœur fût trop tendre, & en un mot, le mérite du Cavalier trop éclatant, pour que le combat pût être suivi de la victoire. Elle ne voudroit pas que je vous instruisse de ces détails: elle n'osera, dit-elle, regarder son Père & sa Mère en face; & elle craint encore plus, s'il est possible, que son Confesseur ne soit instruit de l'état de son cœur, & de la cause de son desordre. Mais je lui dis, qu'il est absolument nécessaire que sa Mère soit instruite de ce que je fais, pour pouvoir travailler à sa guérison.

Je crains, Madame, que cette guérison ne s'opère jamais qu'en la donnant en mariage à cet homme fortuné: je dois le regarder comme tel, s'il obtient une pareille félicité par un consentement général.

Vous agirez, Madame, dans cette affaire comme vous le jugerez convenable. Mais si vous pouvez lever les objections de votre famille à Bologne, à Urbino, & à Naples, vous vous trouverez peut-être obligée, à cause des

scru-

scrupules de la jeune Dame elle-même sur la Religion, de prendre beaucoup de peine pour lui persuader de suivre son inclination, & d'accepter Mr. Grandison pour époux.

Quoi qu'il en puisse être, j'ose vous recommander humblement les traitemens les plus doux & les plus caressans envers elle. Elle n'en a jamais connu d'autres, & si elle en éprouvoit de contraires à présent, dans une occasion si délicate, & où sa raison & son amour sont opposés, je suis persuadée qu'elle ne pourroit le soutenir... Veuille ce Dieu que vous & les vôtres avez toujours servi avec une piété exemplaire, diriger tout pour le mieux!

J'ajouterai seulement, que depuis que le secret dont son cœur sensible a été si longtems la proie, se trouve révélé, elle paroît beaucoup plus à son aise qu'auparavant: cependant elle craint encore la reception qu'on lui fera à Bologne. Elle me prie de l'y accompagner, quand on la rapellera, pour soutenir, dit-elle, son courage. Elle souhaite fort d'entrer dans un Couvent. Elle dit qu'elle ne pourra jamais être la femme d'un autre homme, & elle croit qu'elle ne doit pas être la femme de celui qui a pour toujours son cœur.

Un mot de consolation de votre main, Madame, contribuera beaucoup, j'en suis sûre, à guérir la blessure de son cœur.

Je suis, Madame, avec la plus grande vénération

Votre &c.

HORTENSE BEAUMONT.

Tom. III.

P

Per-

